

Je quitte l'école

Lorsque mon oncle et ma tante nous ont accueillis, mon frère et moi, ils étaient déjà les parents de trois enfants : Luciane, Lucien et Lucie. Nous nous sommes immédiatement bien entendus, d'ailleurs je considère toujours mes cousins et cousines comme mes frères et mes sœurs. Quant à Denise, la différence avec ses enfants était bien marquée, elle n'hésitait pas à nous rappeler régulièrement que nous n'avions plus de parents. Comme tous les enfants de mon âge, j'étais scolarisée depuis mon arrivée au sein du foyer de mon oncle et de ma tante. Un jour, malgré les efforts qu'il déployait au quotidien pour subvenir aux besoins de sa famille élargie, François n'arriva plus à faire face. Rapidement, je compris qu'il rencontrait des difficultés financières. En Afrique, la Caisse d'Allocations familiales n'existe pas et aucun organisme social ne vient en aide aux familles démunies. Malgré mon jeune âge, j'ai rapidement pris conscience que j'allais devoir me débrouiller pour gagner de quoi vivre, car je devais admettre qu'aux yeux de mon oncle et de ma tante, j'étais une bouche supplémentaire à nourrir. Compte tenu des circonstances, la situation était sans appel : je n'allais pas pouvoir vivre plus longtemps à leur charge ! C'est ainsi que, par la force des choses, je me suis éloignée de leur maison.

Faute d'argent et mise au pied du mur, j'ai été accueillie par une tante qui habitait à Zagtoulé à une vingtaine de kilomètres de Ouagadougou. J'ai pu y poursuivre mes études à l'école primaire de la ville. Grâce à ma tante Françoise, enseignante de profession, j'ai assimilé les programmes de CE2, CM1 et CM2. Au Burkina Faso, il faut passer un examen d'admission pour intégrer le collège et entrer en classe de sixième. Malheureusement, j'ai raté l'examen de peu, il me manquait seulement deux points pour pouvoir accéder au second degré. Mon échec à l'examen n'a pas été uniquement dû à un défaut de connaissance de ma part. C'est à cette époque que j'ai subi et vécu ce qu'aucune fille ou femme ne devrait jamais subir ou connaître. Un homme a abusé de moi sexuellement. En me violant, alors que je n'étais encore qu'une enfant, ce démon a volé ma dignité et ma virginité. En abusant de son pouvoir, sans manifester aucune forme de remords, il m'a détruit de l'intérieur et brisé tout mon être.

À la suite du viol dont j'ai été victime, j'étais désemparée ; mon oncle a alors accepté que je revienne vivre à son domicile pendant quelque temps. En 1997, Kouliga, ma grand-mère paternelle, est passée de vie à trépas. J'étais alors en pleine adolescence. Son décès m'a beaucoup perturbée, alors même que je n'avais pas oublié la violence de l'excision que j'avais subie et dont mon aïeule avait été la complice. J'étais désorientée, en plein doute ; j'avais le sentiment que tout espoir de m'en sortir était désormais perdu. J'ai poursuivi mon chemin cahin-caha. L'année suivante, ma cousine Luciane a donné vie à son premier enfant alors qu'elle s'appropriait à intégrer une école d'infirmière après avoir passé avec succès le concours d'entrée. Luciane avait besoin d'aide pour gérer son foyer et son enfant. J'ai alors rejoint le domicile de ma cousine et de son mari avec pour mission de décharger Luciane du fardeau des tâches ménagères de manière qu'elle puisse continuer ses études en toute sérénité. J'assurais les travaux quotidiens dans sa maison et je veillais sur Gildas, le fils de Luciane, sans aucune contrepartie financière. Le seul moment d'intimité que ma cousine partageait avec son bébé était le temps de l'allaitement. J'étais alors âgée d'une douzaine d'années. Vous imaginez bien que les appareils

ménagers tels que l'aspirateur ou la machine à laver n'étaient pas monnaie courante. Pour nettoyer les sols, je disposais seulement de balais de paille de riz confectionnés avec les résidus de la récolte. Sans aucun produit ménager à ma disposition, je récurais les sols avec du savon et une serpillière, à l'huile de coude. Je devais aussi laver à la main tous les vêtements de la famille et le linge de maison. Je devais frotter énergiquement chaque pièce de tissu en insistant sur les taches, puis je rinçais le linge à grande eau avant de l'étendre sur un fil pour qu'il y sèche. Du haut de mes 12 ans, le travail que je devais accomplir au quotidien était éreintant et fastidieux, mais j'y mettais toujours de la bonne volonté. Je considérais Luciane comme ma grande sœur, et le seul fait d'être hébergée sous son toit me procurait un véritable bien-être. J'avais en quelque sorte, retrouvé une forme de paix intérieure.

Ensuite, je suis revenue vivre sous le toit de mon oncle. Comme on s'en doute, cette fois encore, Denise ne m'a pas accueillie chaleureusement. Quelques mois après, en 1999, à l'âge de 15 ans, j'ai pu suivre une formation technique et artisanale, peu onéreuse, au sein de la congrégation religieuse des sœurs disciples du divin Maître à Ouagadougou. Ma grand-mère, Salamata, me soutenait financièrement. Pendant trois ans, les sœurs m'ont enseigné la cuisine, le tricot et la couture. Au terme de ma formation, j'ai reçu, non pas un diplôme, mais une attestation de fréquentation, un document qui venait valider mon sérieux et mon engagement plein et entier. Ensuite, pendant un an, ma cousine Marie-Jo, qui tenait un salon de couture m'a enseigné la confection des chemises. À l'âge de vingt ans, je me suis perfectionnée dans la confection de nappes de table, des pièces brodées à la main que je vendais moi-même. Malgré mon jeune âge, ma présence sur les marchés n'avait rien d'exceptionnel. Dans la foule des personnes qui s'affairaient autour des étals des marchands, on trouvait en effet un grand nombre d'enfants. Petites silhouettes agiles et discrètes portant sur leur tête des paniers remplis de fruits et légumes, les enfants étaient souvent employés en tant que colporteurs. Ils étaient prêts à tout pour gagner quelques centimes qui leur permettaient simplement de survivre.

Je saisisais toutes les occasions qui se présentaient à moi pour gagner de l'argent. Je me souviens de l'époque où j'allais passer les vacances chez ma tante Blandine, la sœur de mon père, à Loumbila, près du lac du même nom¹. Comme de nombreuses femmes de la région, j'achetais du poisson frais auprès des pêcheurs. Je le faisais ensuite frire ou fumer avant de le revendre en gros. Mon travail au bord de cette retenue d'eau particulièrement poissonneuse, me rapportait parfois 50 000 francs CFA² — 77 euros environ — un pécule qui me permettait d'acheter des vêtements et des chaussures, à la période de Noël. J'ai rapidement su et compris qu'il était primordial d'épargner le peu d'argent que je gagnais et que je devais prévoir et planifier mes futures dépenses. Au Burkina Faso, les femmes qui ne disposent d'aucune autonomie financière ne participent pas aux décisions concernant les dépenses importantes du ménage ; elles sont soumises à leur mari et n'ont pas leur mot à dire sur la gestion de l'argent du couple. Par contre, celles qui exercent une activité rémunérée décident de la gestion de leurs revenus. Le commerce est une opportunité pour les femmes qui souhaitent être financièrement indépendantes de leur mari. Généralement, chaque matin, l'homme donne de l'argent à sa femme pour acheter de quoi nourrir les membres du foyer. Dans les familles musulmanes, les hommes ont

¹ Lac artificiel créé en 1947 par la construction d'un barrage sur la rivière Massili (affluent du Nakambé)

² Au 1^{er} janvier 1999, la parité du franc CFA s'établit à 655 957 francs CFA pour un euro.

parfois trois ou quatre épouses. Malheureusement, elles ne sont pas toutes placées sur le même pied d'égalité, certaines doivent se battre pour pouvoir scolariser leurs enfants, les nourrir et les soigner. Lorsque je suis arrivée en France, le choc a été terrible ! La différence de niveau de vie est époustouflante. Les Français ne se rendent pas compte de la valeur des choses et de l'argent. Le dépaysement fut brutal. En Afrique, on se contente de peu, on mange ce qui est disponible, alors qu'ici, en France, les tables et les magasins regorgent de nourritures variées et abondantes. Les cadeaux n'ont pas non plus la même valeur ; en Afrique, le peu que l'on recevait nous comblait. Un rien nous rendait heureux ! L'argent gagné n'était pas dépensé en futilités. À Loumbila, en parallèle de mon travail de revente du poisson, selon les souhaits des clients, je brodais au point de croix, sur des mouchoirs que je confectionnais dans du tissu de lin, des prénoms agrémentés d'une fleur. Cette activité supplémentaire représentait pour moi une autre source de revenus non négligeable. Lorsque je revenais à la capitale, au domicile de François et Denise, mon argent servait à m'habiller, mais également à vêtir mon frère. Comme mon oncle n'avait plus les moyens de subvenir entièrement à nos besoins, j'apportais ma petite pierre à l'édifice. Ainsi, avec mon très faible revenu, j'ai pu venir en aide à mon frère et à ma grand-mère Salamata.

Parfois, les revenus de mon oncle ne suffisaient pas pour faire face à nos besoins les plus élémentaires. Je me souviens que nous nous nourrissions à peine. Nous mangions souvent le tô, un plat à base de farine de maïs ressemblant à la polenta italienne et que l'on agrémentait de sauces comme la sauce gombo, la sauce kapok, la sauce baobab ou la sauce feuille d'oseille. De temps en temps, nous mangions du riz. Ce n'est qu'à l'occasion des grandes fêtes que nous avions la chance de déguster des spaghettis accompagnés de viande. Je n'étais pas dupe de la situation financière de mon oncle. La souffrance de François était palpable. Son manque d'argent était criant, si bien que les enfants ne mangeaient pas tous les jours à leur faim, ils se contentaient le plus souvent de tô délayé avec du sucre de canne et de l'eau. Ma tante vendait aux passants des fruits et des légumes qu'elle exposait sur un étal devant sa maison, mais les revenus de ce modeste commerce ne suffisaient pas à remplir la bourse de la famille. Je ne pouvais pas demeurer sans rien faire, alors, il m'arrivait d'aller chez le boutiquier, une forme de commerce traditionnel dans mon pays, pour acheter avec mon propre argent, du riz, du poisson sec et un cube de bouillon déshydraté. Je prenais, le plus souvent, un kilo de riz à 250 CFA, du poisson sec à 25 CFA, des oignons et des tomates. Lorsque les réserves en nourriture de la famille étaient épuisées et que l'on ne disposait de quasiment plus rien pour préparer le dîner, j'achetais également du poulet, un morceau de bœuf ou de porc pour nourrir tout le monde. Ensuite, je préparais le repas dans une marmite pour toute la maisonnée. Je cuisinais dehors, le récipient posé sur trois ou quatre cailloux disposés en cercle à l'intérieur duquel était allumé un feu. Ma tante s'accommodait sans peine de ce type de situation. Du fait de sa personnalité très dure et son manque total de sensibilité, voir des enfants devant leur assiette vide ne la dérangeait aucunement ! Sans aucune forme d'état d'âme, elle conservait pour elle seule ce qu'elle possédait plutôt que de le partager. Pour ma part, la mauvaise passe que traversait mon oncle me perturbait.